

Zeitschrift:	Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier
Herausgeber:	Association pour l'Étude de l'Histoire du Mouvement Ouvrier
Band:	19 (2003)
Artikel:	Quelques pratiques culturelles du monde ouvrier genevois avant 1914, entre domination et tentative d'appropriation
Autor:	Heimberg, Charles
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-520234

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

QUELQUES PRATIQUES CULTURELLES DU MONDE OUVRIER GENEVOIS AVANT 1914, ENTRE DOMINATION ET TENTATIVE D'APPROPRIATION

CHARLES HEIMBERG

Les socialistes « *instruisent les masses* ». En effet, « *partout où ils ont pu créer des associations, partout où le socialisme a pu prospérer librement, ils ont entraîné les gens du peuple à abandonner les cabarets, à respecter leurs épouses ; ils ont appris à ceux-ci à se rendre compte de leurs droits* ». Ces propos ont été attribués au professeur italien Maffeo Pantaleoni¹ par le journal socialiste *Le Peuple de Genève* dans son édition du 21 avril 1900. Avant la Grande Guerre, au cours de cette période de longue genèse du mouvement ouvrier, la fonction éducative du socialisme, au sens le plus large de ce terme, était systématiquement affirmée. Elle pouvait alors se caractériser par des aspects très différents qui concernaient par exemple les débats d'idées et leur expression, les conditions de la vie quotidienne (hygiène, alimentation, sexualité, etc.), la formation ouvrière proprement dite (conférences, cours du soir, « Extension universitaire »), l'instruction des enfants d'ouvriers, mais également des activités de loisirs, etc.

C'est dans cette perspective éducative générale que nous pouvons évoquer les pratiques culturelles du monde ouvrier pour cette période de son histoire. En précisant que celles, fort peu nombreuses, qui ont laissé des traces se situent dans le cadre et en marge du mouvement ouvrier organisé et de son projet d'émancipation sociale. À Genève, le tournant des XIX^e-XX^e siècles a ainsi donné lieu à la difficile création de cours populaires destinés aux ouvriers², qui allaient être stabilisés avec la création de l'Université ouvrière³. Sont également apparues des pratiques

¹ Maffeo Pantaleoni (1857-1924) était un professeur d'économie italien qui n'a pas toujours été aussi élogieux à l'égard des socialistes.

² Voir Michèle Schaeerer, « La rencontre entre ouvriers et universitaires autour d'un projet d'instruction et d'éducation : l'exemple de l'Université ouvrière de Genève (1892-1917) », *Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier* 16, Dossier Éducation et Instruction, Lausanne, AEHMO, 2000, pp. 91-102. Et Charles Heimberg, *L'œuvre des travailleurs eux-mêmes ? Valeurs et espoirs dans le mouvement ouvrier genevois au tournant du siècle (1885-1914)*, Genève, Slatkine, 1996.

³ L'Université ouvrière de Genève (UOG) est née sous cette appellation en 1909. Mais la création, au début de 1905, par le député socialiste Adrien Wyss, d'un Cercle coopératif communiste qui abriterait bientôt une école de militants est considérée aujourd'hui par l'UOG comme son acte de naissance. Auparavant, dans les années quarante, puis plus tard en 1960, il est vrai que le président de l'UOG Armand Bossard et le pédagogue Robert Dottrens avaient mentionné la fondation par Jean Sigg, en 1905, d'une école ouvrière, ce que les documents disponibles ne confirment pas. Cela explique la célébration des 75 ans de l'UOG en 1980. Rappelons

de sociabilité et d'expression culturelles dans le cadre de fêtes ou de spectacles des organisations ouvrières. En termes d'horizon d'attente, l'attitude du monde ouvrier et de ses organisations à l'égard de l'instruction publique est également significative. Enfin, même si sa diffusion est restée limitée, la pratique de l'écriture a constitué une bonne part, si ce n'est l'essentiel, de cette tentative d'appropriation culturelle du monde ouvrier.

Domination et appropriation, tels sont en effet les deux pôles entre lesquels se situent ces pratiques culturelles. L'idée de domination nous ramène au poids des réalités sociales, mais aussi des idées de la classe dirigeante et de leur influence, exercée un peu partout dans la société, y compris, par exemple, à travers l'action de ces philanthropes bourgeois qui cherchaient à résoudre la question sociale pour consolider la société telle qu'elle était. N'oublions pas non plus les facteurs de conditionnement qui ont souvent mené les diverses pratiques culturelles ouvrières à tenter de reproduire, au moins en partie, celles du monde bourgeois. Quant à la valeur émancipatrice de ces pratiques ouvrières, de ces tentatives de s'approprier des modes d'expression dans le but d'affirmer une identité spécifique, elle doit aussi être interrogée.

Quelle instruction pour le monde ouvrier ?

Les recherches récentes en didactique ont montré que l'école n'était qu'un des lieux parmi d'autres de la socialisation, et donc aussi de la formation culturelle, des enfants et des jeunes adultes⁴. C'est une raison de plus pour ne pas sous-estimer le rôle effectif des organisations ouvrières – partis, syndicats ou coopératives – dans la formation de leurs membres. Diriger une assemblée, tenir un procès-verbal, écrire un article pour un journal, etc. sont autant d'activités dont l'exercice a sans doute été appris et maîtrisé par les militants ouvriers dans le cadre de ces organisations bien davantage qu'au sein de l'école publique. Ce constat est d'ailleurs d'autant plus probable que la scolarisation du monde ouvrier se limitait à l'enseignement primaire pour l'époque que nous sommes en train d'évoquer.

Il est par contre intéressant de se demander comment ces ouvriers considéraient l'école publique, laïque et obligatoire au moment de sa création dans la société bourgeoise, de quelles finalités ils la dotaient et quels contenus ils souhaitaient voir proposer à leurs enfants. Ces questions ayant déjà été abordées dans un précédent numéro des *Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier*⁵, nous ne les reprendrons ici que brièvement, du seul point de vue de l'accès à la culture.

aussi que des cours populaires destinés au monde ouvrier avaient déjà été donnés par des universitaires bourgeois dès les années 1875, et notamment dès 1892-1893 par René Claparède, Eugène Pittard et Émile Yung. Ce qui explique que le cinquantenaire de l'UOG ait été célébré... en janvier 1943.

⁴ Voir par exemple Samuel Johsua, « Rescolariser l'école pour déscolariser la société », *Arobase*, n° 5, Genève, juin 2003.

⁵ Voir le « Dossier Éducation et Instruction » dans le n° 16, 2000.

Marianne Enckell a rappelé cette tradition ouvrière qui voulait que l'on ne séparât point, d'une manière arbitraire « *la vie en deux parties : l'une où l'on doit apprendre et l'autre où l'on doit agir. Cette division ne peut exister toujours ; les étudiants doivent savoir qu'ils sont privilégiés et que près d'eux il y a les travailleurs* »⁶. Commentant la nouvelle loi genevoise sur l'instruction publique, un journal ouvrier décrivit ainsi, en 1889, une école qui devrait avoir « *pour but, avant tout, de développer l'individualité de l'enfant et de lui donner les connaissances qui lui seront indispensables quelle que soit la carrière qu'il embrasse* ». L'orthographe et les démonstrations arithmétiques ne devaient pas y tenir trop de place, car il s'agissait surtout d'aller dans le sens d'une éducation populaire destinée et accessible à tous :

« *L'éducation populaire est devenue professionnelle, c'est-à-dire calculée en vue de rendre l'enfant aussi capable que possible de comprendre, de connaître et d'exercer le métier qu'il embrassera.*

Pour cela, on a donné au dessin une importance capitale. C'est le dessin qui apprend à l'enfant à observer les objets qui l'entourent ; à saisir leur forme et leur construction. Le dessin développe, forme le goût et donne le sentiment des mesures et des proportions.

On a introduit les travaux manuels non pour faire des relieurs ou des menuisiers, mais pour habituer l'enfant à se servir des outils pour développer la justesse de son œil et la dextérité de ses doigts, pour lui fournir l'occasion de mettre en application les notions qu'on lui a données et pour relever à ses propres yeux les métiers manuels en lui montrant que tout travail de la main exige, tout d'abord, le travail de l'intelligence⁷. »

L'affirmation de la nécessité de ne pas séparer le travail intellectuel et le travail manuel a surtout mené ces ouvriers à réclamer un enseignement manuel au sein de l'école de tous, dans une perspective d'intégration, en faisant valoir une identité qu'il s'agissait pour eux de faire reconnaître dans l'école publique, laïque et obligatoire⁸. Leurs propos, qui restaient marqués par une part d'utilitarisme, ne consistaient donc que dans une moindre mesure à revendiquer l'accès des enfants ouvriers à une solide formation intellectuelle.

Un peu plus tard, le secrétaire ouvrier Jean Sigg, ancien instituteur, décrivit sa conception de l'école socialiste en réaffirmant que « *travail de la main et travail du cerveau ne sont que les deux faces d'un même problème* ». Mais il dénonça aussi la « *discipline contre nature* », le fait de former des êtres rampants, se soumettant « *à la première autorité venue* »⁹.

⁶ Propos de Paul Robin en 1867, cité par Marianne Enckell, « Travail intellectuel et travail manuel : des débats de la Première Internationale à l'anarchisme », *Cahiers AEHMO 18*, p. 13.

⁷ « Instruction publique », article sans signature, *L'Union. Organe des travailleurs*, 19 octobre 1889.

⁸ L'écho de cette posture résonne dans le présent : en effet, aujourd'hui, les pratiques scolaires les plus novatrices tendent à ne plus séparer enseignement et apprentissage en développant l'autonomie des élèves dans leurs activités. Par contre, l'enseignement des travaux manuels occupe une place de plus en plus marginale.

⁹ Jean Sigg, « Variété », *Le Peuple suisse* du 6 août 1907.

Enfin, soulignons surtout que les différentes revendications ouvrières en matière de formation intellectuelle concernaient plus volontiers les cours pour adultes ou la mise à disposition des livres dans le cadre de locaux ouvriers¹⁰. C'est en effet dans ce domaine, finalement, que des initiatives concrètes ont pu être prises, à cette époque, indépendamment du monde bourgeois.

Un développement esthétique des ouvriers ?

« Un musée doit être fait pour le peuple et non pour quelques croûtards ou quelques snobs de la vieille porcelaine. Il doit être ouvert tous les jours et le soir ; ce doit être un instrument de développement esthétique des classes ouvrières. C'est ainsi seulement qu'il remplira véritablement son but¹¹. »

Ces propos du même Jean Sigg, lors d'un rapport sur son activité au Conseil municipal, sont très intéressants. *Le Peuple suisse*, évoquant l'« Extension universitaire » et les cours populaires, appelait déjà de ses vœux, quelques mois auparavant, « *le développement esthétique des classes laborieuses* »¹². Malheureusement, il nous est difficile d'en savoir plus dans la mesure où cette affirmation de la nécessité de développer le sens esthétique du monde ouvrier n'a pas vraiment été concrétisée dans les faits.

Pour l'essentiel, le lien entre le monde ouvrier et le développement de son esthétique s'est d'abord établi en suscitant l'intérêt des milieux populaires pour des expressions artistiques qu'ils pouvaient apprécier dans la société ou dans la presse ouvrière. C'est ainsi que l'on trouvait régulièrement, dans les colonnes du *Peuple* ou ailleurs, des récits littéraires ou des poèmes. Par exemple, dans l'*Almanach du Progrès de la Suisse romande*, édition de 1907 publiée à Genève par la Société romande d'Éditions socialistes, on trouve ce poème de l'écrivain Jean Violette¹³, dédié au député socialiste Valentin Grandjean :

Sursum Corda !

*Prends ton cœur et le broie entre tes poings puissants ;
Plus de lâche pitié, plus de tendresse vainc,
Qu'un désir assagi, calme, flue en tes veines
Et fais l'amour jaillir avec ton rouge sang.
Foin des pactes humains que la bonté consent !
Brise à jamais le vase où meurt cette verveine,
Et vois la vie avec des prunelles sereines
Pour hâter le lever du jour éblouissant.
La victoire est aux forts qui passent sans faiblesse,
Sans pitié pour celui qu'un joug injuste blesse*

¹⁰ Le 23 avril 1903, *Le Peuple de Genève* soutient par exemple la démarche publique d'un groupe de citoyens qui voulaient créer à Genève une bibliothèque d'économie sociale. Le journal ajoute simplement que c'est en réalité une « *Bibliothèque socialiste* » qu'il voudrait créer.

¹¹ « Compte rendu de mandat », texte sans signature dans *Le Peuple de Genève* du 14 avril 1900.

¹² « Extension universitaire », article non signé dans l'édition du 4 février 1899.

¹³ Jean Violette (1876-1964), homme de lettres genevois, était un ami de Valentin Grandjean.

*Et que n'émeuvent point les vertes floraisons.
 La fleur du sentiment nous trouble et nous hébète :
 Prends ton cœur ténébreux et l'abandonne aux bêtes
 Pour que ton âme luise aux feux de la raison.*

La presse ouvrière proposait souvent de tels poèmes, sans autre commentaire. Mais il est révélateur que celui-ci ait été dédié à Valentin Grandjean qui était lui-même un écrivain d'origine bourgeoise¹⁴. Son parcours original, outre son appartenance au Parti socialiste et sa fonction de député au Grand Conseil, le mènera en particulier à fonder et diriger une revue néo-malthusienne, *La Vie Intime*, avant de se rapprocher du Parti radical au cours des années vingt. Précisons toutefois que même s'il était écrivain, il n'apparaissait dans la presse ouvrière d'avant-guerre qu'à travers des textes politiques.

L'*Almanach du Progrès* présentait quant à lui des réalisations ouvrières en matière culturelle comme les Maisons du Peuple, il contenait aussi une rubrique médicale, les « Causeries du Docteur », assurée par Adrien Wyss, et des notices sur différents symboles identitaires du mouvement ouvrier comme le Mur des Fédérés¹⁵. Toutefois, et c'est sans doute significatif, il ne proposait pas de textes littéraires écrits par des membres des organisations ouvrières.

Mais le monde bourgeois comprenait également des philanthropes qui souhaitaient rendre les arts plus accessibles à la classe ouvrière. On peut évoquer à ce propos cette Union pour l'Art social qui fut longtemps présidée par Auguste de Morsier¹⁶, et dont Jean Sigg était membre avec d'autres personnalités socialistes. La tâche qu'elle s'est imposée, écrivait-elle en 1903, « *est précisément de fournir à tous les occasions de se trouver en présence du Beau sous ses diverses formes, et si nous ne pouvons augmenter les loisirs du travailleur, du moins pouvons-nous lui faciliter l'audition d'œuvres musicales et littéraires, l'initier aux Beaux-Arts et aux Arts appliqués et contribuer ainsi à développer et à former son goût* »¹⁷. Les soirées de l'Art social avaient lieu dans les mêmes locaux que pour les réunions ouvrières, par exemple la Brasserie Handwerck, et les billets étaient vendus exclusivement dans les milieux ouvriers, de sorte que « *la grande majorité des auditeurs est composée de personnes qui ne fréquentent pas les autres concerts, même ceux dits populaires* »¹⁸.

Dans le même sens que ce que nous avons souligné par rapport à la formation intellectuelle des jeunes ouvriers, la revendication d'un droit à la culture par le mouvement social n'allait pas forcément de soi. Défendant un projet de « Bourse du Travail », qui allait aboutir plus tard à la Chambre du Travail, le militant Émile

¹⁴ Sur Valentin Grandjean (1872-1944), voir Emmanuelle Allegra, *La propagande néo-malthusienne à travers son organe : La Vie Intime (1908-1914)*, mémoire de licence, Genève, Université de Genève, 1995. Et Charles Heimberg, *op. cit.*, pp. 421-442 et 554.

¹⁵ *Almanach du Progrès de la Suisse romande*, 1908, Genève, Sté romande d'Éditions socialistes, pp. 23-24.

¹⁶ Auguste de Morsier (1864-1923), publiciste genevois très actif dans le domaine social et philanthropique.

¹⁷ Bibliothèque publique et universitaire, Genève, dossier « Union pour l'Art social », F1402.

¹⁸ Rappport du président pour 1904.

Kohler dénonçait par exemple les dépenses culturelles de la bourgeoisie dont les ouvriers ne pouvaient pas profiter : « *Nos autorités allouent de fortes subventions aux institutions bourgeoises, telles que l'Université, les Musées, le Théâtre, et diverses sociétés dites d'utilité publique mais dont l'ouvrier ne profite que très indirectement. Prenons par exemple le Théâtre, qui est considéré comme populaire : l'ouvrier [...] peut-il offrir le spectacle comme récréation à sa famille ? Non, même les places au meilleur marché. Encore non¹⁹.* » Il exprimait donc le sentiment d'une forte séparation entre le monde ouvrier et celui des arts, les obstacles économiques empêchant toute ouverture dans ce domaine. Ce qui montre que l'engagement des philanthropes pour l'Art social visait assez juste.

Des efforts ont été accomplis pour améliorer l'accès des ouvriers aux œuvres littéraires, musicales et artistiques. Leurs résultats ont sans doute été limités. Mais qu'en a-t-il été des pratiques culturelles proprement dites de ce monde ouvrier avant la Première Guerre mondiale ? Elles se sont grossso modo développées dans deux domaines, celui des spectacles ouvriers et celui de l'écriture.

Les spectacles ouvriers

Le développement de la sociabilité ouvrière a donné lieu non seulement à des manifestations, meetings ou conférences, mais aussi à des fêtes au cours desquelles jouaient les fanfares ouvrières et se déroulaient des représentations théâtrales²⁰. Citons brièvement quelques exemples, qui concernent autant les milieux socialistes que les anarchistes, avant d'évoquer plus longuement l'une de ces pièces populaires dont le texte a été heureusement conservé.

Le *Peuple de Genève* du 12 avril 1902 nous apprend notamment que « *la Fédération des Sociétés ouvrières organise pour le dimanche 27 avril, de 2h. à 7h., au local de la Muse, une grande matinée familiale, littéraire et artistique au bénéfice de sa bibliothèque* ». Cette dimension économique jouait en effet un rôle important dans ces manifestations politiques et culturelles. À cette époque, le journal socialiste annonçait régulièrement des spectacles de la section dramatique de la Société suisse du Grütli ou de la philodramatique « Giacinto Gallina » de la section socialiste italienne, etc.

Le samedi 5 mars 1904, la Fédération des Syndicats ouvriers de Genève a mis sur pied une soirée de *L'Émancipation*, avec plusieurs spectacles figurant à son programme. Par exemple, *Le Tréteau*, « un acte de Léonard », présenté selon une adaptation locale de Fr. Rouge. Devait lui succéder *Aux Cuisines communistes*, un acte de Fr. Rouge, regroupant les personnages suivants : l'entrepreneur, Bibi, Flick-Vache, Glaçon, Machette, Lairis, Frangin, Grognard, Peteux, un Kroumir, la laitière, la Genevoise, les enfants Mégot et Toto, un chat, deux porte-mortier, deux cuisiniers, le chœur des grévistes. Pour le dimanche 20 mars de la même année, au

¹⁹ Émile Kohler, « Bourse du Travail », *La Fédération*, 7 août 1892. Émile Kohler (1860-1900), l'un des fondateurs du parti ouvrier socialiste, a présidé la Chambre du travail et fondé, tout à la fin de sa vie, les éphémères parti et journal *Le Socialiste Démocrate*.

²⁰ Charles Heimberg, *op. cit.*, pp. 121-149.

lendemain d'une commémoration de la Commune de Paris, une journée de fête avec une pièce jouée par les élèves de la Libre Pensée et une autre grande représentation théâtrale ont encore été annoncées dans la même édition²¹.

Ces soirées donnaient donc lieu à un joyeux mélange de dérision et d'éducation politique tout en permettant une réelle auto-organisation des loisirs ouvriers.

Trois exemples d'écriture ouvrière

L'écriture a sans doute représenté une forme plus solide, et plus significative encore, de cette appropriation ouvrière des pratiques culturelles. Aujourd'hui, elle nous paraîtra davantage militante qu'artistique, mais elle a véritablement été révélatrice des efforts du monde ouvrier organisé pour mettre en place aussi efficacement que possible une défense collective de ses intérêts et de ses aspirations.

Prenons d'abord un exemple particulier, celui d'un éphémère *Bulletin officiel de la Chambre syndicale des Ouvriers de l'Électricité* publié à Genève entre 1901 et 1902. Qu'y trouvait-on ? Quelques articles politiques (par exemple, dans le premier numéro, un texte de Jean Sigg sur « Syndicats et démocratie »), des annonces brèves, des textes repris d'autres revues d'utilité sociale, mais surtout des « Notes et formules de l'électricien », ainsi que des considérations techniques sur l'éclairage électrique à Genève et autres articles scientifiques relevant en quelque sorte de l'identité professionnelle des électriciens.

D'une manière générale, l'étude de la presse ouvrière de cette époque, notamment de ce qu'y écrivaient les militants ouvriers connus et moins connus, est tout à fait intéressante. Ce qui frappe tout d'abord, c'est la régularité et l'abondance de cette presse. Mais c'est aussi la richesse de certaines réflexions, pas toujours reprises d'autres organes de presse, ainsi que l'originalité de certains auteurs. Les allusions, fréquentes, à des réseaux de cafés où le journal était en libre consultation laissent en plus présager que ces feuilles étaient lues par de nombreux ouvriers. Malheureusement, les témoins de cette époque ont désormais disparu et il est bien difficile d'évoquer et de reconstruire ces pratiques de lecture. En revanche, l'écriture nous a laissé des traces.

Nous allons prendre ici trois exemples de textes signés par des individus qui étaient en principe d'origine populaire²². Ces textes, reproduits en annexe, nous donneront une idée de quelques traits de cette écriture ouvrière.

Louis Avennier, le lyrisme militant

Nous avons déjà évoqué Louis Avennier (1872-1924), que les rapports de police appelaient « le poète », à propos de la grève des maçons de 1903²³. Cet homme de lettres d'origine populaire n'a jamais pu vivre de son art. Doté d'une forte personnalité, il a fréquenté les milieux socialistes, puis syndicalistes révolu-

²¹ *L'Émancipation*, 5 mars 1904.

²² La prudence de la formule est de mise : nous ne savons rien, ou pas grand-chose, de l'un des trois.

²³ Charles Heimberg, « Quelques militants, un poète et des ouvriers déracinés dans un dossier de police sur la grève du bâtiment de 1903 à Genève », *Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier*, n° 9, 1993, pp. 39-55.

tionnaires. Il a même été instituteur à l'École Ferrer avant de devenir employé municipal. Le texte que nous présentons ici, qui porte sur un argument politique, mais aussi sur sa conception de la société et de ses valeurs, date de la fin 1902, soit dans les semaines qui ont suivi la grève générale genevoise de cette année-là. Il traite de la question militaire et a été publié sous forme de tribune libre par le *Peuple de Genève*²⁴. Il s'agit clairement d'un pamphlet antimilitariste dont les termes colorés et le ton plutôt enflammé sont assez originaux. Son style est somme toute assez lourd, mais son lyrisme le rend très particulier. On y perçoit beaucoup de passion et une grande sincérité, sans se convaincre pour autant qu'une telle manière de s'exprimer ait été forcément efficace. On notera par contre que les envolées apocalyptiques de l'auteur n'ont malheureusement pas été pleinement démenties depuis lors.

Joseph Meckler, le moralisme ouvrier

Les *Mémoires d'un vieux militants écrits par lui-même*²⁵, de Joseph Meckler (1839-1913) viennent de faire l'objet d'un mémoire de licence rédigé par Pierre Jenny²⁶. Ce travail, très intéressant, s'est fondé sur des sources qui ont été déposées dans le fonds de l'AEHMO, au département des manuscrits de la Bibliothèque de Dornigny à Lausanne. Il propose dans ses annexes l'intégralité du texte du cheminot fribourgeois, dont l'essentiel était déjà paru, en feuilles séparées, dans la presse romande, socialiste et syndicale. Employé comme manœuvre, Meckler a assumé plus de trente années de militantisme au Cercle des travailleurs, et au Parti socialiste fribourgeois à partir de 1905. Il s'est beaucoup engagé dans l'organisation de fêtes ouvrières. À la fin de sa vie, il écrira encore passablement dans la presse militante, notamment *L'Émancipation* de Genève, puis plus tard *Le Peuple suisse*, et donnera aussi des conférences. Quant à ses textes compilés dans un projet de brochure, dont nous présentons un extrait tiré du premier de ses quatre cahiers, ils relèvent d'abord du témoignage, tout en proposant une ligne de conduite et d'action. « *Il a senti, plus que compris, les causes génératrices de la Révolution en marche et il s'est donné tout entier, sans arrière-pensée, au mouvement qui a fait tressaillir son cœur et son cerveau* », nous dit Jules Schneider, préfacier du manuscrit de Meckler lors de sa conception en 1911²⁷. Le style de l'auteur est très allégorique, efficace pour dénoncer la niaiserie de certains bourgeois, mais parfois moralisateur. Quant à sa parabole sur la question sociale, certes caricaturale, a-t-elle vraiment été complètement démentie par les faits ?

²⁴ Édition du 13 décembre 1902. Voir en annexe.

²⁵ Le manuscrit précise que « *ce petit livre sera destiné au Parti socialiste fribourgeois* ».

²⁶ Pierre Jenny, *Le mouvement ouvrier de la ville de Fribourg face aux forces politiques bourgeoises : 1870-1914. Un exemple de militantisme à travers la vie et les écrits de Joseph Meckler*, Fribourg, Université de Fribourg, 2002.

²⁷ Cette préface, due à un ancien responsable de l'Union ouvrière de Fribourg à l'époque où elle se situait dans le giron du syndicalisme révolutionnaire, n'a pas du tout été appréciée par les dirigeants socialistes locaux. Ce qui explique probablement que ce texte soit resté jusqu'à nos jours à l'état de manuscrit dans les archives du Parti socialiste fribourgeois.

Marcel Saulnier, le drame social

Nous ne savons rien, en revanche, de l'auteur de *La Lutte sociale*, drame en trois actes²⁸ qui a été joué à plusieurs reprises lors de soirées des organisations ouvrières genevoises, y compris en italien²⁹. La brochure nous apprend qu'il aurait lui-même joué le rôle principal lors de ces représentations, accompagné de militants ouvriers connus comme Émile Kohler. Il s'agirait donc d'un auteur ayant vécu, au moins pour temps, à Genève, lié au monde ouvrier organisé. Ce drame social, dont nous reproduisons la scène III du premier acte, dresse un tableau sans nuances de la question sociale et des souffrances qu'elle entraîne. Il exprime une vision du monde, une virulente critique de la société telle qu'elle est, qui justifie surtout la nécessité de l'émergence du mouvement ouvrier. La simplicité du tableau relève ainsi sans doute d'une finalité pédagogique à laquelle se conjugue forcément une forme d'affirmation identitaire du monde ouvrier (telle est notre vision du monde, tel est notre art qui en rend compte et qui s'oppose ainsi à l'art bourgeois...). Mais l'extrait choisi, qui suggère une image très effacée de la femme ouvrière, même si sa principale réplique dénote une certaine présence d'esprit, exprime par contre une soif de culture, un amour pour ces livres qui ne mettent pas « *la cervelle à l'envers* », mais font accéder à un indispensable idéal de vie.

En guise de conclusion

Ces trois exemples d'écriture issus du monde ouvrier organisé ont en commun de consister en une critique efficace de la société existante qui nous dit assez peu, finalement, de l'horizon d'attente et de l'éventuel projet d'émancipation sociale de leurs auteurs. Ces descriptions sociales constituent des réponses à un état de fait, exprimées dans un cadre donné, l'article de presse ou le drame théâtral. Elles expriment d'abord ce qui est subi quotidiennement par le monde ouvrier, elles tournent en dérision les mœurs et la « morale » de la bourgeoisie, mais elles ne décrivent pas vraiment une société alternative. Elles sont ainsi autant d'expressions d'une appropriation de l'écriture placée au service d'un projet culturel et social fondé sur des valeurs de solidarité, mais qui semble encore en voie d'élaboration.

La période que nous avons évoquée est antérieure à celle qui a vu Antonio Gramsci produire ses réflexions sur le rôle organique des intellectuels envers tout groupe social, et en particulier le groupe social dominant. Luttant lui aussi contre la séparation entre le travail manuel et le travail intellectuel, il considérait qu'il « *n'existe pas une classe d'intellectuels indépendante, mais [que] chaque groupe social a sa propre couche d'intellectuels ou tend à la former ; c'est pour cela que les intellectuels de la classe historiquement (et effectivement) progressiste, dans des conditions données, exercent un tel pouvoir d'attraction qu'ils finissent, en dernière analyse, par se subordonner les intellectuels des autres*

²⁸ Marcel Saulnier, *La lutte*, drame en trois actes, Genève, Éditions du Peuple de Genève, 1897. Il est précisé que « *la scène se passe en France. De nos jours* ». Deux autres textes sont annoncés « en préparation » : « *Tryptique aux amants, vers* » et « *Fleurs libératrices, un acte, vers* ».

²⁹ Charles Heimberg, *L'œuvre..., op.cit.*, pp. 135-141.

groupes sociaux [...] »³⁰. En outre, avait-il déjà écrit auparavant, « dans le système hégémonique, il n'existe de démocratie entre le groupe dirigeant et les groupes dirigés que dans la mesure où [le système économique et ainsi] la législation [qui exprime cet état de fait] favorise le passage [moléculaire] des groupes dirigés au groupe dirigeant »³¹. Ainsi, pour le mouvement ouvrier, cette question de l'hégémonie impliquait la nécessité d'investir le champ intellectuel et d'y développer ses propres conceptions progressistes, notamment en matière culturelle et esthétique.

Qu'en était-il avant la Première Guerre mondiale ? Un certain nombre de ces « intellectuels » prirent d'abord conscience de l'acuité de la question sociale et s'efforcèrent de lui apporter des réponses³². C'est donc à cette époque que remonte l'idée d'une distinction entre ces « intellectuels » – à gauche – et les élites ou notables – à droite³³. Il en est résulté un double rapport entre le mouvement ouvrier et le monde des « intellectuels ». D'une part, quelques scientifiques, écrivains ou artistes ont cherché à diffuser leurs connaissances ou leur art dans la classe ouvrière pour contribuer à son émancipation. D'autre part, des ouvriers, le plus souvent organisés, se sont approprié des pratiques culturelles, en tout premier lieu l'écriture, pour affirmer leur identité particulière à travers une critique virulente de la société. Ce qui fut bien le cas avec nos trois exemples.

De ce point de vue, à une échelle locale, les acteurs de pratiques culturelles issues du monde ouvrier que nous avons brièvement évoqués, quelles que soient les limites évidentes de leurs productions, malgré la pauvreté de leurs conceptions esthétiques et la pesanteur des réalités qu'ils subissaient en les dénonçant, ont contribué à un projet d'émancipation sociale qu'ils n'avaient pas encore pleinement formulé à l'époque, mais par rapport auquel ils font quand même figure de pionniers.

³⁰ Antonio Gramsci, *Quaderni del carcere*, Turin, Einaudi, 1975, 4 vol., p. 2012. Voir à ce propos Attilio Monasta, « Antonio Gramsci (1891-1937) », *Perspectives. Revue trimestrielle d'éducation comparée*, Paris, Unesco, vol. XXIII, n° 3-4, 1993, pp. 613-629.

³¹ Antonio Gramsci, *op.cit.*, p. 1056.

³² Voir à ce propos Madeleine Rebérioux, « Les « élites intellectuelles et la question sociale », in *Jaurès et les intellectuels*, sous la direction de Madeleine Rebérioux et Gilles Candar, Paris, Éditions de l'Atelier, 1994, pp. 19-39.

³³ *Ibid.*, p. 35. Madeleine Rebérioux se réfère ici au livre de Christophe Charle, *Naissance des « intellectuels »*, Paris, Éditions de Minuit, 1990.

Annexes

1. Louis Avennier, « L'École du meurtre », Tribune libre, *Le Peuple de Genève*, 13 décembre 1902

Le lundi 5 novembre 1900 paraissait dans le *Journal de Genève* une correspondance de France signée M.M. sur l'Exposition universelle de Paris. J'y lis ces lignes :

« Aux murs, entre les croix rouges et les bleues, sont affichés en grandes lettres les principes des sociétés de la paix. Vous apprenez par les yeux mêmes, combien, malgré les railleries, les haines, les colères des méchants et des aveugles [c'est nous qui soulignons], ces sociétés se sont multipliées sur la face de la terre. Des reproductions d'œuvres d'art célèbres, parmi lesquelles la fameuse apothéose de la guerre de Veretchguine, vous crient l'horreur de la grande œuvre de sang je ne sais combien de fois séculaire... [...] ».

Ce sera l'honneur de notre siècle, ces protestations de plus en plus nombreuses, de plus en plus pressantes contre l'atrocité sans nom, contre *l'horreur de la grande œuvre de sang* ! Et c'est la gloire du temps présent, ces protestataires qui en suscitent d'autres et d'autres encore, comme l'oiseau qui chante appelle et fait chanter les oiseaux !

Certes, ces protestataires savent ce qui les attend. Mais, comme dit le *Journal de Genève*, malgré les railleries, les haines, les colères des méchants et des aveugles, ils vont leur chemin, posant la question que le temps mûrira, semant à pleines mains les grains qui doivent lever dans l'avenir. Ils ont le sacrifice de leur repos. Car il semble qu'il y ait dans la vie comme dans les pays enchantés des légendes, aux abords de tous les progrès, de toutes les très belles et très grandes choses, une sorte de gardien jaloux, qui veut sa proie, qui se laisse quelquefois surprendre, mais qui se venge toujours d'avoir été surpris...

Qu'importe ! ne nous rebutons pas de ces combats inévitables et sans doute salutaires. Le militarisme n'en est pas moins une institution condamnée. Ses jours sont comptés. Qui pourrait affirmer, par exemple, que la fin du vingtième siècle ne verra l'Europe désarmée ? Que dis-je ? L'Europe désarmée et peut-être le continent fraternel. C'est l'avenir en tout cas. Cet immense bonheur est inévitable : l'idée de patrie élargie à tout le continent, puis à toute la Terre ; tous les hommes citoyens du monde ; l'Humanité, nation définitive. Cela semble un prodige ; c'est une loi.

En attendant, que l'impatience du bien gourmande les lenteurs et les timidités ! La plupart des chrétiens se résignent à un christianisme fardé, grimé, perruqué, plat valet de l'État protecteur des maisons publiques ; marchons sans ces chrétiens-là, et que la croix rouge devienne la croix blanche, couleur du lys de paix.

Oh ! vous qui pensez que le dressage militaire, qui fait de l'homme le gibier de l'homme, est chose barbare, vile, odieuse ; vous qui aimez votre prochain comme vous-même ; vous qui jetez l'uniforme comme on jette le froc aux orties, pour les mêmes motifs de conscience et de dignité, je vous admire ! Votre bel exemple va jusqu'à la foule, pénètre la foule et la transformera. Vous préparez le désarmement général plus sûrement que tous les congrès du monde. Vous seuls avez l'honneur d'être craints par les représentants et les partisans de la force brutale, vous, héros de la guerre à la guerre, vous qui ne voulez pas apprendre à tuer, vous qui fuyez l'école du meurtre !

« Paix à la famille humaine » dites-vous, et le sarcasme vous attend, et les violences et les condamnations. Vous êtes des bandits, parce que vous réprouvez le meurtre aux mille bras, parce que vous prêchez l'article du Décalogue prescrivant l'homicide ; vous êtes des flétris, parce que vous pensez : « À quoi bon procréer, si c'est pour tuer ? Heureuses les stériles, les femmes qui n'enfantent point et les mamelles qui n'allaitent pas ! À quoi bon construire, si c'est pour détruire ? À quoi bon engranger si c'est pour que la récolte brûle ? À quoi bon élever de beaux fils, sains et forts, si c'est pour qu'ils pourrissent sur un champ de carnage, ou pour qu'on nous les rende mutilés, estropiés, défigurés, invalides, inutiles ? »

Et toujours à vos raisons, à vos objections précises, on répond de biais, on réplique *mais et si*, on oppose d'autres objets, des cibles de rechange. On contourne les raisonnements, on tergiverse, car aucun n'ose être logique avec soi-même et parler sans subterfuges et dire avec la candeur qui convient de tels aveux : « Oui, je suis pour la caserne, pour l'école du meurtre ; je suis pour la guerre, pour qu'on tue, qu'on viole et qu'on pille ! Oui, je suis pour le canon qui moissonne des lignées d'hommes, pour les armes perfectionnées, pour les balles dum-dum. Je suis pour que des bébés, dont la chair semble de l'âme encore, élèvent à la pointe des baïonnettes tournées vers le ciel des trophées de gloire ; pour que des femmes éventrées, gisant au coin des rues, y soient comme les cachets rouges apposés par la victoire ; pour que les fleuves charrient des cadavres ; pour que les grand-pères et les grand-mères, avant de mourir, meurent déjà dans leurs petits enfants, jetés là-bas, quelque part, dans le gros tas, dans le charnier commun, parmi les trente-six millions de victimes de la guerre en un siècle. Trente-six millions, c'est le chiffre des « morts à l'honneur » du 19^e siècle, *chiffre officiel* ! qui ne comprend pas les victimes civiles, les tués autres que les soldats, et qui passent sous silence les blessés, les estropiés, les mutilés. C'est ça l'œuvre de la guerre ! C'est ça le militarisme ! Permettre le militarisme et permettre les excitations belliqueuses, c'est permettre ça !

Osez donc prendre la défense de ça, sans préambules, sans atténuations de toute sorte, sans subterfuges, sans subtilités jésuitiques.

Osez donc, chrétiens, cherchez l'excuse de ça dans les paroles du Nazaréen ineffable.

Osez glorifier ça, tandis que nous entonnons l'hosannah de fraternité et de concorde.

Osez dire enfin qu'il y a de grandes différences entre les « trognes à épées » qui détroussent les peuples sur le champ de bataille, après avoir prémedité leur attaque, et les chefs de bande qui détroussent des passants au coin d'un bois. Le brigand n'est que réduction, une miniature de conquérants ; l'assassinat n'est qu'une victoire au premier degré. La guerre, c'est le meurtre et le vol acclamés, dignifiés, impunis et glorieux, soustraits à la prison par l'arc-de-triomphe. Et l'on peut dire d'elle ce que Dupont disait de la peine de mort, en 1791 : qu'*une société qui se fait légalement meurtrière enseigne le meurtre*. Or, la caserne est l'école du meurtre.

2. Joseph Meckler, « La conciliation entre les classes », extrait du premier cahier des *Mémoires d'un vieux militant par lui-même*, Fribourg, 1911 (repris de Pierre Jenny, *op. cit.*, pp. 186-187)

C'est le thème favori des journaux bourgeois et des orateurs de cette classe, et l'*Indépendant*, organe du parti radical, consacrait, il y a quelques mois, deux articles de fond à l'exposé d'un discours du colonel Frei, sur la manière de préparer nos jeunes gens aux devoirs de la vie civique où l'on touchait justement de cette conciliation des classes et la manière de l'effectuer. On y préconise l'intervention de l'État dans les questions sociales, la fin de la lutte des classes pour une entente à l'amiable. C'est fort bien, mais malheureusement les classes n'ont pas été créées pour nos socialistes, mais elles sont le fâcheux résultat des conditions économiques actuelles, de l'égoïsme de ceux qui possèdent, de la lutte d'intérêts divergents, et quoique l'on fasse, n'importe quelle loi l'on vote, rien dans le régime actuel ne pourra arrêter cette lutte de classes, lutte qui ne fera malgré tout que s'accentuer jusqu'au dénouement final. La solution de la question sociale telle que la préconise M. Frei et la généralité de nos bourgeois bien pensants, qui prétendent avoir trouvé la panacée universelle pour calmer les esprits irrités, est assez semblable à celle-ci :

« Ventre-creux est un être chétif maigre, déguenillé. Il marchera à grand-peine, tout haletant et geignant, il y a bien de quoi, il a sur son dos le gros monsieur Panse-pleine, à qui il sert de bête de somme. Celui-ci, mécontent de l'allure traînante de sa monture, lui détache de temps en temps un coup de pied pour l'encourager. Monsieur Jocrisse, rédacteur d'un journal radical... ou conservateur – c'est tout un dans ces questions – rencontre ce couple étrange. Il demande à Ventre-creux la cause de ses plaintes.

– Hélas monsieur Jocrisse, c'est un trop lourd fardeau pour moi que de porter ainsi ce gros Homme, je n'en puis plus, je vais mourir à la peine.

Jocrisse voit à ce moment le seigneur Panse-pleine qui administre une bonne bourrade dans les côtes du prolétaire. Il s'informe à son tour du sujet de son mécontentement.

– Vous voyez bien, Jocrisse, que cet animal refuse de marcher. C'est intolérable ; il faudra faire intervenir la force armée !

– Oh ! se dit Jocrisse, me voilà encore en présence de cette satanée question sociale qui m'a déjà fait noircir tant de papier. Dévouons-nous une fois de plus. Allons, mes amis, leur dit-il. Je vais vous indiquer la solution infaillible à une situation telle que la vôtre.

– C'est bien simple, gémit alors Ventre-creux, qu'il descende de mon dos et marche sur ses propres jambes.

– Ah ! mais non, s'écrie Jocrisse, cette solution-là ne vaut rien du tout, c'est celle d'un révolutionnaire, d'un homme subversif, qui ne respecte pas l'ordre établi.

– Eh quoi ! ne pourrait-il pas marcher comme moi ? Faudra-t-il que je m'échine toute ma vie à porter sa bedaine ? Et pourquoi ne serait-ce pas tout aussi à lui à me porter ?

– Ventre-creux, tu m'affliges, ton langage est de nature à semer la haine entre les classes et c'est de la conciliation qu'il nous faut sauver, oui, de la conciliation ; voilà le mot, voilà le remède unique et salutaire. Écoutez : Toi, Ventre-creux, tu

promettras de continuer à porter fidèlement sur ton dos le seigneur Panse-pleine, moyennant quoi, il ne te battrra plus, et en t'acquittant de cet office indispensable, tu auras la conscience de remplir un grand devoir social. Et vous, maître Panse-pleine, vous promettrez de votre côté dans votre intérêt, d'être plus sobre à l'avenir de coups de pied à l'adresse de votre bête de somme, car, si vous l'épuisez inconsidérément par vos vivacités, elle vous rendra de moins bons services. Maintenant, dit Jocrisse, pour terminer, allez en paix, la conciliation est faite, l'harmonie des intérêts est établie, le capital et le travail ont scellé leur alliance par des concessions réciproques, je vous bénis au nom de la liberté, de la légalité et de la fraternité. »

Voilà le langage de tous ces Jocrisse de la bourgeoisie. Je veux bien croire que quelques mots sont sincères mais, hélas, pour le prétendre de tous, il faudrait qu'ils ne fussent nullement au courant de la situation fâcheuse où se débat l'humanité dans les pays soi-disant parvenus à la civilisation, et surtout des causes qui la produisent.

Toutes leurs conceptions de paix sociale peuvent se résumer à cette parabole que nous venons de transcrire et qui ne fera pas plus d'effet qu'un emplâtre sur une jambe de bois. La conciliation n'est aujourd'hui possible que par le changement radical de nos institutions sociales qui ont fait leur temps, par la suppression des priviléges iniques d'une minorité et l'établissement de l'égalité et de la démocratie, non seulement dans le domaine politique, mais encore dans le domaine économique. Hors de là, sommes-nous parfaitement convaincus, pas de paix, pas de salut.

3. Marcel Saulnier, scène III du premier acte de *La lutte, drame en trois actes*, Genève, Éditions du Peuple de Genève, 1897

JEAN
Entrez !

DUMONT
Bonjour la compagnie... (À Jeanne) Bourgeoise !

JEAN
Bonjour Dumont ! Quel nouveau ! Assieds-toi.

DUMONT
Pour du nouveau, y a du nouveau. Et toi, la santé ?

JEAN
Tu vois, plus d'huile dans les rouages ; la machine est bien malade.

DUMONT, *gêné par la présence de Jeanne*
Oui, oui... J'ai quelque chose d'ennuyeux à te... Tu ne descends pas prendre un verre ?

JEAN
Ce ne serait pas de refus, mais il fait trop froid et dans l'état où je suis...

DUMONT
C'est vrai. Et tu n'as pas de feu ?

JEAN
Plus rien à brûler.

DUMONT

Mince de purée, alors ! Et moi qui venais te dire...

JEAN

Que je suis remplacé ?

DUMONT

Tout juste !

JEAN

Je m'y attendais.

DUMONT

Ton remplaçant a commencé hier matin. Je n'ai pas dit au patron que je viendrais...

JEAN

Naturellement. – Je suis bien logé... plus rien à mettre au Mont-de-Piété...

DUMONT

Oui, c'est triste. Je t'avancerais bien quelque chose, mais comme c'est aujourd'hui la fin du mois et que j'ai trois termes en retard...

JEANNE, *sursautant*

Le terme ! Oh ! mon Dieu...

JEAN

Merci, mon vieux. Tu n'es pas riche non plus.

DUMONT

C'est vrai, autrement tu sais... Enfin, il faut bien prendre les choses...

JEAN

Il y a des choses que l'on ne peut pas accepter sans rage. Tu as vu ce que j'ai travaillé, faisant mon possible pour éviter toute plainte, car j'étais dur à la besogne – lorsque j'en avais... Maintenant je suis épuisé et l'on me laisse de côté sans souci de l'œuvre passée...

DUMONT

C'est pour toi comme ce sera pour nous autres. Je n'ai pas fait un métier meurtrier comme le tien, mais je deviens vieux ; mes cheveux sont gris et les yeux me refusent souvent leurs services... Ah ! c'est dur de vieillir lorsque l'on n'a guère que ses bras comme soutien...

JEAN, *tristement, à part*

Un chagrin que je ne connaîtrai pas.

DUMONT

Oui, c'est affreux... travailler, travailler encore et toujours, pour arriver au bout de la vie aussi misérable que l'on était parti... Et l'on en voit qui réussissent partout où nous échouons. Pourquoi cela ?

JEAN

Parce que nous avons la bêtise de rester honnêtes.

DUMONT

Tu as peut-être raison

JEAN

Mais ce que je ne puis comprendre, c'est l'apathie dans laquelle sont enlisés la plupart des ouvriers, qui baisent le talon qui les écrase au lieu de le mordre ;

c'est l'égoïsme profond qui leur fait perdre tout souci de leur droit
et de celui de leurs camarades...

DUMONT

On ne peut toujours suivre les incitations de sa pensée ; il faut vivre.

JEAN

Soit, mais vivre fièrement ! porter le front haut et rester debout, constante protestation jetée à la face de ceux qui considèrent l'exploitation du pauvre comme un droit irréductible...

DUMONT

C'est facile à dire, cela. Mais tu vois tout en noir ; ce sont tes livres
qui t'ont mis la cervelle à l'envers.

JEAN

Mes livres, non ! Ce sont les souffrances injustes, les larmes que j'ai vu couler
chez moi ; c'est l'ahan formidable et harassé des travailleurs que l'on entend
s'élever vers le ciel impassible ; ce sont les entrailles qui crient la faim, nos filles
qui se prostituent pour vivre, nos femmes et nos enfants qui s'atrophient dans les
usines pour un misérable salaire : ce sont toutes ces choses qui, mises en face des
vices et du luxe insultant de la bourgeoisie, m'ont fait comprendre l'ignominie de
certains êtres et la lâcheté qu'il y aurait à rester indifférent !

DUMONT

Voyons, ne t'emballe pas ; cette classe bourgeoise n'est pas si mauvaise que tu le
crois. Elle est excitée par l'opposition qu'elle rencontre chez les ouvriers.
D'ailleurs, puisqu'elle détient les capitaux et les principaux moyens de production,
que serions-nous sans elle ?

JEAN

Sans nous que serait-elle ? Si les bras de la masse produisaient pour la masse au
lieu de procurer de monstrueux bénéfices à l'exploiteur ?

DUMONT

Oui... Oui... Enfin, tu es un savant dans ces choses-là, et moi je ne suis qu'une
vieille bûche qui ne peut rien comprendre.

JEAN

Mes livres ! Oh ! que de belles heures j'ai passées avec eux. Laissant ma pensée
s'envoler en des lointains radieux, j'ai vécu le rêve de ces hardis novateurs qui
veulent réédifier le monde sur des bases plus normales ; je me suis grisé à cette
atmosphère de liberté qui s'épandra sur les époques prochaines et,
continuellement emporté par cet idéal...

DUMONT

Et cet idéal est si haut que le moindre accroc est pour toi
une souffrance intolérable.

JEAN

Il fait vivre aussi. Lorsque nous avons un but, si éloigné soit-il, nous n'avons que
plus de courage à marcher vers la vie. L'homme sans idéal ne peut être qu'un
instrument passif dans la main de ceux qui pensent.

DUMONT

Mais pourquoi ne pas ramener cet idéal à une hauteur moindre ; n'est-ce point assez pour l'ouvrier d'avoir de la santé, du travail, une famille heureuse...

JEAN

Et qu'ai-je de tout cela ? Rien ! Tu connais ma position et tout ce qu'elle a d'affreux. J'ai tant souffert, je souffre tant encore, que je voudrais avoir assez de pitié dans l'âme et m'en aller par les chemins donner de cette pitié douce à mes compagnons de souffrance... leur dire : Je suis le semeur de joie, tandis que d'autres sèment la haine... Je suis le bon semeur ; prenez et que vos âmes soient moins tristes, car je sème la Vie...

DUMONT

Oui, c'est beau. Mais cela ne sert à rien de parler, et nos maîtres sont trop forts pour nous laisser agir. Comment veux-tu faire, toi, pauvre, sans influence, pour changer ce qui est ?

JEAN

Ce que je ne puis faire seul, nous tous, les enfants de la noire misère, nous le ferons ; car tous ceux qui ont souffert des iniquités sociales doivent inéluctablement aspirer à la transformation de la Société qui les tolère.

DUMONT

Enfin, fais ce que tu voudras, et le jour où cette nouvelle société verra la lumière, je serai des vôtres... si je ne suis pas mort.

JEAN

Espérons-le pour toi.

DUMONT, *se levant.*

Mais nous causons et il se fait tard, je vous quitte.

JEAN

Déjà !

DUMONT

Oui ! On m'attend à la maison. (*À Jeanne*) Notre conversation n'a guère dû être intéressante pour vous...

JEANNE

Très intéressante, mais pas nouvelle.

DUMONT, *à Jean*

Adieu, mon vieux.

JEAN

Au revoir ; salue les camarades.

DUMONT

Je n'y manquerai pas. Et toi, bon courage ! – Madame, au plaisir.

JEANNE

Au revoir ! monsieur.

Dumont sort.